



Novelles NS

NSDAP/AO : PO Box 6414

Lincoln NE 68506 USA

www.nsdapao.org

#1162

22.06.2025 (136)

Hitler en guerre : Que s'est-il *réellement* passé ?

par A.V. Schaerffenberg

Partie 9

Chapitre 8 : Victoire à l'Ouest

Une philosophie ne mènera son idée à la victoire que si elle réunit dans ses rangs les éléments les plus courageux et les plus énergiques de son époque et de son peuple, et si elle leur donne les formes solides d'une organisation de combat."

**Adolf Hitler, *Mein Kampf*, volume 2, chapitre
V**

Les forces de la Wehrmacht effectuent des opérations de nettoyage en Norvège lorsque l'offensive occidentale de Hitler et von Manstein débute le 10 mai. Une avancée allemande à travers les Ardennes plaît particulièrement à Hitler, car elle ne passe pas par les Pays-Bas. Contrairement aux historiens conventionnels, il n'est pas intéressé par l'accumulation de biens immobiliers à l'étranger, mais souhaite circonscrire et terminer le conflit le plus rapidement possible afin d'éviter

qu'il ne s'étende. Dans ses directives de guerre adressées à tous les commandants de la Wehrmacht sur le front occidental des mois avant le début de la campagne de 1940, le Führer insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'aucune violation des pays neutres ne doit être autorisée. Dans sa toute première directive sur la conduite de la guerre, il déclare que "les assurances de neutralité données par la Hollande, la Belgique, le Luxembourg et la Suisse doivent être scrupuleusement respectées". Dans sa deuxième directive, il ordonne que "les entrées de la Baltique soient minées sans enfreindre les eaux territoriales neutres" (38, 41). Il insiste ensuite auprès de la Kriegsmarine sur le fait que "la neutralité de tous les États neutres doit être pleinement respectée" ("Top Secret, Officier seulement, C.-in-C., Marine, Berlin, 4 août 1939"). Ces directives étaient des ordres militaires top secrets rendus publics pour la première fois longtemps après la fin de la guerre (en 1964).

Contrastant fortement avec le respect scrupuleux d'Hitler pour la souveraineté des nations neutres à la périphérie des combats, les commandants alliés prévoyaient d'occuper la Belgique avec le corps expéditionnaire britannique dirigé par le général Lord Gort et le XVI^e corps français dirigé par le général Fagalde au moins dès le 24 octobre 1939. Le plan dit de la Dyle tire son nom d'une rivière où l'armée de Gort prévoyait de faire la jonction avec les forces belges en face d'Anvers. Cette "instruction personnelle et secrète" (Innes, 117) est transmise au quartier général suprême belge, où les commandants approuvent sans réserve la violation de la neutralité de leur propre pays. Avec l'aval du roi Léopold III de Belgique, le général Georges, représentant le haut commandement français, "convertit le plan provisoire de Dyle en un ordre définitif" le 14 novembre (ibid). Lorsque Hitler apprend la trahison belge, il ordonne immédiatement à sa Wehrmacht de préparer la prise des Pays-Bas avant qu'ils ne puissent rejoindre les armées anglo-françaises. Les autorités démocratiques de ces petites nations espèrent tirer profit d'une victoire alliée, notamment en s'appropriant facilement de nouveaux territoires aux dépens de l'Allemagne du Nord pour y loger leurs populations en pleine expansion.

La tentative de prise de la Norvège par l'Angleterre ayant été déjouée, l'autre menace que les Alliés faisaient peser sur les Pays-Bas devait être anéantie avec la même rigueur. En conséquence, à 5 h 45, le 10 mai, soit deux heures avant l'entrée des forces britanniques et françaises dans les Pays-Bas, les avions de guerre de la Luftwaffe attaquèrent des aérodromes en Belgique.

Le plus grand obstacle à l'offensive d'Hitler était de loin l'Eben Emael en Belgique, la fortification la plus puissante et la plus avancée technologiquement sur Terre. Universellement considérée dans les cercles militaires comme "imprenable", elle n'était pas seulement la clé des défenses de Liège, mais de toute la campagne de l'Ouest. Son existence même avait convaincu pratiquement tous

les généraux, allemands et alliés, qu'elle briserait ou bloquerait l'offensive la plus difficile lancée contre elle. La position souterraine dominante d'Eben Emael était inattaquable par les forces terrestres incapables de contourner le fort, et ses bunkers étaient absolument imperméables aux plus grosses bombes aériennes, voire aux obus d'artillerie lourde. Il dominait complètement la charnière stratégique de l'offensive hitlérienne, à l'intersection de la Meuse et du canal Albert. Les écluses de ce canal sont contrôlées par les observateurs de la place forte. L'existence même de la fortification belge avait été invoquée par les stratèges de l'état-major allemand contre le plan von Manstein. Certes, les forces conventionnelles ne pourront jamais franchir Eben Emael.

Une fois de plus, le Führer fait appel à un homme qui a été relégué à l'arrière-plan par les supérieurs du haut commandement de l'armée pour ses idées novatrices. Le général Kurt Student pensait que des défenses extraordinaires pouvaient être prises par surprise, avec un minimum de pertes humaines, grâce à des soldats atterrissant sans être vus dans des planeurs. Hitler s'entretient avec Student et ils mettent au point les détails d'une attaque à l'aube en planeurs sur Eben Emael. L'importance de cet assaut est telle que le Führer reporte toute l'offensive occidentale jusqu'à la prise du fort, dont dépend toute la campagne.

À 7 500 pieds, les inimitables Ju 52, remorquant 39 DFS 230, lâchent leurs charges à ailes de bois et font demi-tour à la frontière allemande, ce qui permet aux planeurs, transportant chacun huit parachutistes lourdement armés et des experts en explosifs, d'atterrir aux ponts le long de la Meuse et du canal Albert, y compris à Eben Emael, dans le silence le plus total. L'atterrissage est impeccable et passe totalement inaperçu des défenseurs. Bien que pris par surprise, ils ripostent avec beaucoup de férocité et d'habileté. Mais le temps qu'ils se remettent du choc de la confrontation avec des soldats allemands sur le toit même de leur fort invincible, les parachutistes ont mis hors d'état de nuire deux canons de 120 mm et neuf canons de 75 mm, c'est-à-dire toute l'artillerie de pointe du fort. En 24 heures, le bastion prétendument "imprenable" de 700 soldats d'élite est tombé aux mains de 70 troupes de planeurs, qui ont perdu six tués et vingt blessés. Grâce à l'immense brèche laissée dans les défenses alliées par la chute de ce bastion le plus puissant du monde, l'offensive de la Wehrmacht déferle sur la Belgique.

Pendant ce temps, d'autres troupes de planeurs s'emparent rapidement des ponts de Veldwezelt et de Vroenhaven, sur lesquels les forces allemandes prennent d'assaut. Hitler, le général Student et ses parachutistes réalisèrent un miracle militaire sans précédent, l'action la plus importante de toute la campagne et l'une des victoires les plus grandes et les plus uniques des annales de la guerre. Selon l'*encyclopédie illustrée Marshall Cavendish de la Seconde Guerre mondiale* (p. 141, vol. I), "on n'avait pas tenu compte du flair imaginatif d'Adolf Hitler, qui s'était

personnellement intéressé à la planification de la prise surprise des ponts du canal Albert, malgré le scepticisme de l'O.K.W."

En l'espace d'une semaine, les armées britanniques et françaises ont été chassées de Belgique. Totalement prises au dépourvu par la capitulation inattendue d'Eben Emael, les armées alliées ont reculé pour se recroqueviller derrière une autre fortification qu'elles jugeaient invulnérable : la ligne Maginot. La même mentalité de la Première Guerre mondiale qui dominait l'état-major allemand a fossilisé la stratégie française. Mais le Führer regarde au-delà de ces conventions dépassées. Selon le plan qu'il a élaboré avec von Manstein, sa Luftwaffe a balayé le ciel de l'aviation ennemie tout en pilonnant les forces terrestres alliées, qui ont été simultanément sauvées par les Panzers, puis détruites par l'artillerie mobile et achevées par l'infanterie. L'esprit de coopération national-socialiste avait magnifiquement coordonné tous ces divers éléments de la bataille en une Blitzkrieg rapide, toujours en mouvement vers l'avant et continue, qui maintenait l'ennemi en déséquilibre par rapport au nombre de ses adversaires.

Partout où les Français ou les Britanniques tentent de s'imposer, ils reçoivent des coups durs, après quoi les Allemands se précipitent sur la cible suivante, ne laissant jamais à l'ennemi le temps de respirer, et encore moins de réagir. La rapidité et la sauvagerie de ces tactiques ne tardent pas à inquiéter les forces alliées. Le 20 mai, dix jours seulement après le début de l'offensive, les forces terrestres françaises et britanniques sont divisées en deux. Le vent a tourné. À leur décharge, alors que la guerre commence à tourner en leur défaveur, ils tentent vaillamment de reprendre l'initiative en improvisant une puissante contre-offensive contre la 7e division panzérienne, qui a presque épuisé ses réserves en avançant jusqu'à Cambrai. Les commandants alliés comprennent la position précaire des Panzers et, réfléchissant rapidement, lancent deux nouveaux bataillons de chars britanniques et français chacun, dépassant largement en nombre les Allemands qui manquent de munitions, et les menaçant d'anéantissement. Près d'Arras, les chars français Char B surprennent les blindés allemands à bout portant, détruisant à bout portant les Panzer Mark IV, trois des seuls chars lourds de la Wehrmacht.

L'attaque alliée aurait pu réussir si les 7e Panzers n'avaient pas été dirigés par un homme qui allait plus tard faire sa réputation en Afrique du Nord : le général Erwin Rommel. Il organise un simulacre de retraite. Lorsque les Français l'ont suivi avec joie, il a soudainement fait pivoter ses blindés sur eux, les a ensanglantés et a stoppé leur avance, puis a dispersé les Britanniques surpris, qui pensaient qu'il évacuait Cambrai. Lorsqu'une de ses colonnes est bloquée dans un village par vingt chars lourds français, il ordonne à un seul Panzer IV de surprendre l'arrière de l'ennemi. Son équipage se précipite sur l'ennemi en tirant furieusement avec son canon de 75 mm à bout portant, mettant hors d'état de nuire 14 des gros Char

B en une vingtaine de minutes et forçant les autres à se rendre. Pendant toute la campagne, les Alliés n'avaient jamais réussi une action aussi spectaculaire. Bien que chacun de ses Panzers soit confronté à cinq ennemis, Rommel engage les Alliés suffisamment longtemps pour permettre l'arrivée des bombardiers en piqué Stuka, qui aplatissent tous les chars français et anglais présents sur le terrain.

Le lendemain, 21 mai, l'offensive allemande s'oriente vers le nord, en direction des ports de Boulogne et de Calais, afin de couper toute aide de la Grande-Bretagne. Conscients de leur importance, les soldats du B.E.F. mettent en place une défense désespérée qui dure cinq jours, marquée par d'intenses bombardements et des attaques aériennes. Avec la chute de ces villes portuaires vitales, les Alliés montèrent une autre contre-offensive numériquement écrasante, impliquant les forces britanniques et la Première Armée française qui attaquaient par le nord, tandis que les Septième et Dixième Armées françaises attaquaient par le sud ; entre les deux, se trouvait le gros des blindés allemands. D'autres *Spitfire* et *Hurricane* de la R.A.F. quittent leurs bases anglaises pour couvrir les Dewoitine, Bloch et Morane-Saulnier français. Tandis que les Messerschmitts s'affrontent dans le ciel, les bombardiers en piqué Stuka brisent la contre-attaque franco-britannique, pulvérisée par l'artillerie lourde, avant que l'infanterie ne lui donne le *coup de grâce*. La retraite franco-britannique reprend, cette fois en direction de Paris.

Mais la cause des Alliés n'est pas encore perdue. De nombreuses armées françaises sont encore intactes, avec toutes leurs munitions et leurs approvisionnements, tandis que la force des Panzers, après deux semaines de combats acharnés, n'est plus que de 30 %. Le général Maxime Weygand, qui commande toutes les forces alliées, est sur le point de lancer un assaut total pour reprendre Cambrai, où les faibles défenses allemandes n'auraient pas pu résister aux huit divisions alliées lancées contre elles. Pour que l'opération réussisse, l'aide des forces terrestres britanniques, en particulier des chars, et, surtout, le soutien de la RAF, sont essentiels. L'attaque de Weygand laissait présager un succès et était, en fait, déjà en cours lorsque, à son grand étonnement, les Britanniques tournèrent les talons et s'enfuirent vers Dunkerque. Le général Lord Gort, responsable du B.E.F., a reçu l'ordre personnel du nouveau Premier ministre, Winston S. Churchill, d'abandonner leurs alliés français et belges sur le terrain sans les prévenir. L'offensive Weygand s'effondre et le sort de la France est scellé. Churchill condamne bruyamment le roi Léopold en le qualifiant de "traître", bien que le monarque l'ait prévenu cinq jours avant la capitulation de la Belgique, soit cinq jours de plus que les Britanniques ne l'avaient fait pour leurs alliés continentaux.

Le 5 juin, les opérations de la Wehrmacht commencent contre les dernières forces alliées dans le sud. Dès le lendemain, les forces allemandes percent la basse Somme, atteignent l'Aisne et mettent en déroute les soldats déterminés de la

Dixième armée française (à qui les Allemands rendent un hommage particulier pour leur courage désespéré après l'armistice). Ils sont rejoints par les fantassins de la 51e division britannique des Highlands qui, coupés de leurs camarades en route pour Dunkerque, se réfugient à Saint-Valery dans l'espoir d'être évacués à leur tour. Ils n'ont pas eu cette chance et se sont rendus le 12 juin. Quelques jours avant ces événements calamiteux, les infortunés soldats de Lord Gort s'étaient entassés sur les plages de Dunkerque - 220 000 d'entre eux, ainsi que 120 000 Français et Belges. Les Panzers se précipitent sur les falaises qui surplombent les Alliés démoralisés, accroupis dans le sable.

Les commandants allemands sont sur le point de leur lancer un ultimatum qu'ils ne peuvent refuser - se rendre ou risquer l'anéantissement - lorsqu'une directive du Führer ordonne à ses forces de cesser le feu pour permettre aux Alliés d'évacuer. Tous les hommes de la Wehrmacht sont stupéfaits et incrédules. Comme il l'expliquera quatre ans plus tard au chef SS belge Leon DeGrelle, Hitler a laissé partir les Britanniques à Dunkerque parce qu'à l'époque, il nourrissait encore l'espoir d'une amitié et d'une coopération de leur part : "En les forçant à se rendre ou à s'anéantir, ils n'auraient jamais pu négocier. En les laissant rentrer chez eux, les autorités et le peuple britanniques eux-mêmes comprendront son geste pour ce qu'il est : une démarche sincère vers la fin des combats et le début d'une réconciliation.

Au lieu de cela, Churchill et ses propagandistes ont retourné l'offre incroyable d'Hitler, historiquement unique par sa générosité. Sa tentative de paix a été présentée comme une défaite due à son incapacité à écraser les soldats anglais, même au milieu de leur retraite. Le moral des Britanniques s'en est ressenti, car les Allemands étaient dépeints comme frustrés et battus. Les Britanniques, trompés, n'ont jamais pu apprendre que leurs fils, maris, pères et frères avaient été sauvés, non pas par une flottille improvisée de yachts traversant la Manche, mais par le refus du Führer de verser davantage de sang aryen dans une guerre provoquée par les juifs.

Le soi-disant "miracle de Dunkerque" est entièrement l'œuvre d'Adolf Hitler. Aussi noble qu'il ait pu être son geste, il n'a servi à rien aux autorités londoniennes. Les plus d'un demi-million de soldats ennemis qu'il a épargnés en 1940 n'ont pas apprécié ce qu'il avait fait pour eux, grâce à l'habile propagande de Churchill, etc. Ils sont revenus dans les années qui ont suivi, non pas comme les amis qu'il espérait en faire, mais comme des tueurs assoiffés de vengeance. Il aurait mieux fait de les massacrer tous jusqu'au dernier, plutôt que d'essayer de les renvoyer chez eux en tant qu'émissaires de sa bonne volonté, ce qu'ils étaient incapables de comprendre.

En tout état de cause, un tel anéantissement n'aurait pas été nécessaire. S'ils

avaient eu la possibilité de se rendre honorablement dans une situation totalement désespérée sur les plages de Dunkerque, Lord Gort et son B.E.F. auraient été contraints de déposer les armes, tout comme leurs camarades de la 51e division des Highlands devaient le faire dans une situation similaire à Saint-Valery. Le principal historien militaire anglais, Sir Basil Liddell Hart, a déclaré à propos de Dunkerque : "Jamais un grand désastre n'a pu être autant évité" (Walsh, 42). Alors que Churchill nie publiquement la réalité, transformant l'ignominieux retrait de Dunkerque en un triomphe britannique, il le décrit en privé comme "un désastre militaire colossal" (ibid., 43). Le général Ironside, chef de l'état-major impérial, confie à Anthony Eden : "C'est la fin de l'Empire britannique" (ibid.).

Moins de deux semaines après le départ du dernier Tommy, les forces allemandes entrent dans Paris. Comme à Varsovie, les hommes politiques responsables de la déclaration de guerre au Reich s'enfuient, laissant leur propre peuple à la dérive dans la défaite. Philippe Pétain, vénérable héros et général de la Première Guerre mondiale, forme un nouveau gouvernement qui accepte l'armistice le 25 juin. Pétain est un choix judicieux, car le Führer le respecte ; les conditions de la reddition sont donc clémentes, comme le montre la générosité d'Hitler à l'égard de la flotte française. Même les auteurs hostiles d'un livre de Time-Life (*The Luftwaffe*, p.44) ont dû admettre que "les deux campagnes - en Scandinavie et un mois plus tard à travers les plaines d'Europe occidentale - ont été parmi les opérations militaires les plus brillantes des temps modernes". Si tel est le cas, leur succès est dû en grande partie au génie imaginatif d'Adolf Hitler et à l'État national-socialiste qu'il a créé. Aucune autre nation dans l'histoire, en infériorité numérique et même souvent en infériorité technologique, n'aurait pu battre à plate couture des adversaires aussi puissants dans un laps de temps aussi court. Rien de comparable ne s'était jamais produit auparavant.

La campagne de l'Ouest a été gagnée grâce à l'audace et au flair du Führer, exprimés principalement par ses SS, dont les exploits décisifs au combat étaient boudés par les aristocrates snobs de l'état-major allemand. Pourtant, les troupes de la *Leibstandarte Adolf Hitler* (Garde du corps d'Adolf Hitler) s'emparent des canaux stratégiques néerlandais avant qu'ils ne soient dynamités, rendant ainsi possible la *Blitzkrieg*. Elles ont pris Rotterdam en trois jours et ont été le fer de lance de toute l'offensive en avançant de 120 miles à travers le territoire français en 24 heures. Après s'être emparé de la Somme au cours d'une avancée fulgurante, le régiment SS *Totenkopf* ("tête de mort") a ouvert la voie vers Paris. Grâce en grande partie à leurs incomparables soldats, le jeune esprit aryen a écrasé le vieux monde de la démocratie juive sur les champs de bataille de France. Les Alliés - tous leurs combattants et leurs ouvriers - avaient été les dupes pathétiques des agendas juifs qui n'avaient rien à voir avec le "sauvetage de la Pologne", la "défense des États neu-

tres" ou l'"arrêt de la conquête du monde par les nazis en France". Il s'agissait de shibboleths transparents et évidents, conçus avec émotion pour la consommation des Gentils.

Toujours présenté comme une "tragédie" par les historiens de la cour et les propagandistes des médias, le succès d'Hitler était en fait le triomphe de l'organisation nationale-socialiste et de ses capacités de combat supérieures sur les larbins trompés et les nains idéologiques d'États juifs déterminés à commettre un suicide racial. La campagne de l'Ouest a démontré qu'une bande de combattants entièrement aryens et conscients de leur race peut vaincre un ennemi numériquement supérieur et racialement mixte, tel que les Britanniques, les Français et les Néerlandais, avec leurs troupes coloniales de couleur venues d'Inde, du Sénégal et d'Indonésie.



Le NSDAP/AO est le plus grand fournisseur Monde de la propagande national-socialiste !

Magazines imprimés et en ligne dans de nombreuses langues

Des centaines de livres dans près d'une douzaine de langues

Plus de 100 sites Web dans des dizaines de langues

